

LE FESTIVAL EUROPÉEN
DU FILM COURT DE BREST
ET L'ASSOCIATION CÔTE OUEST
PRÉSENTENT

QUESTIONS DE JEUNESSE

2016

UN PROGRAMME
DE COURTS MÉTRAGES
EUROPÉENS
À PARTIR DE 14 ANS



**FICHES
PEDAGOGIQUES**

ASSOCIATION CÔTE OUEST : 02 98 44 03 94 / WWW.FILMCOURT.FR



QUESTIONS DE JEUNESSE 2016

UN PROGRAMME DE COURTS MÉTRAGES EUROPÉENS À PARTIR DE 14 ANS

FICHES PÉDAGOGIQUES POUR FAVORISER L'ÉCHANGE AUTOUR DES FILMS

Ce programme est né pour répondre aux besoins des professionnels de la jeunesse et animateurs qui veulent créer un temps de partage et d'échange autour de sujets de société, parfois difficiles à aborder dans un cadre collectif. Le court métrage est apparu comme un excellent moyen pour favoriser la prise de parole et le débat au sein d'un groupe. C'est pourquoi nous avons imaginé une sélection de films pensée pour les jeunes, sur des problématiques les concernant et permettant de poursuivre le débat suite à la séance.

Ce programme a été présenté en avant-première à l'occasion de la 30^e édition du Festival Européen du Film Court de Brest, en novembre 2015. Dans la foulée de la projection, un groupe de professionnels de la jeunesse et de médiateurs culturels se sont réunis autour des films avec les questions suivantes pour chaque court métrage :

- Quels sont les thèmes abordés par le film ?
- Donnez des exemples de mises en scène.
- Quel contexte pour montrer et accompagner le film ?

La synthèse des travaux réalisés lors de cette journée ainsi que des éléments complémentaires pour mieux comprendre et accompagner les films ont été réalisés par Laurence Dabosville de l'UFFEJ-Bretagne.

Chaque fiche-film comporte ainsi les éléments suivants :

- La synthèse de l'atelier mené en novembre pendant le Festival
- Les analyses complémentaires proposées par l'UFFEJ-Bretagne
- Un extrait des propos des réalisateurs
- Un quizz final se rapportant à l'ensemble des films.

En espérant que ces documents vous permettent de préparer au mieux un temps d'échange avec vos spectateurs au terme de la projection, bonne lecture !



QUESTIONS DE JEUNESSE

2016

UN PROGRAMME DE COURTS MÉTRAGES EUROPEENS À PARTIR DE 14 ANS



- FICHE PÉDAGOGIQUE -

LE SKATE MODERNE

FRANCE / 6'43 / 2014
ANTOINE BESSE

LE POINT DE VUE DES ANIMATEURS (TRAVAUX D'ATELIERS)

THÈMES

- Le désœuvrement des jeunes en milieu rural, le désert culturel.
- Les espaces dédiés aux jeunes (et au skate)
- La passion
- L'amitié, le clan, le groupe voire la société secrète du skate
- Le détournement des cultures urbaines
- Éléments de mise en scène :
- La musique (*Élégie opus 24* et *La Pavane* de Fauré) et les ralentis renforcent un côté mélancolique du film.
- Le film montre le détournement d'une pratique urbaine, le skate. Toutes les pratiques rurales se font ici à skate (scène de chasse). Sa forme est à l'opposé des films habituels sur le skate, souvent clinquants.
- Le défilé avec le drapeau souligne que ce groupe de jeunes est en marge par rapport aux autres jeunes du milieu rural qui pétaradent à mobylette.
- Le film est déroutant et on se demande ce qui est mis en scène ou pas.
- On pense à la trilogie de Depardon et à Xavier Dolan, ainsi qu'à la *Chevauchée fantastique* (western de John Ford).
- Les jeunes ont le rêve (ou l'illusion) de faire du skate toute leur vie : syndrome de Peter Pan, jeunesse éternelle

CONTEXTE ENVISAGÉ POUR MONTRER ET ACCOMPAGNER LE FILM

Le film peut concerner des adolescents ou des adultes, en milieu urbain ou rural, il peut permettre de sensibiliser un public urbain au milieu rural.

La forme du documentaire scénarisé peut permettre une initiation au genre documentaire

On peut établir des liens vers les films de Depardon ou avec des films plus classiques sur le skate, et repérer le détournement des codes.

Lors de la présentation du film, on peut exprimer que le titre est ironique et fait allusion à la transposition d'une pratique urbaine en milieu rural.

ANALYSE DE L'UFFEJ

Le skate moderne commence comme... un film de skate. Gros plan sur un skate board, sur une main qui le revise, sur une figure contre un mur. Un style enlevé, un montage rapide, un groupe de skaters filmés au ras du sol face caméra. Une voix off affirme l'appartenance à ce groupe particulier qui se consacre totalement à sa passion : « On a tous arrêté les cours, et au lieu de jouer à la Xbox comme des gros porcs ou de fumer des grandes clopes, ben nous on fait du skate, tu vois... »

LA VILLE À LA CAMPAGNE

Il y a cependant une différence avec les films de skate habituels : en arrière plan, nul décor urbain, mais des brins d'herbe, une falaise calcaire et la flaque d'une route de campagne dans laquelle le skater roule avec bonheur. Le titre du film apparaît dans un majestueux travelling avant au ralenti sur un chemin bordé d'arbres, souligné par l'*Élegie Opus 24* de Gabriel Fauré. Les skaters portent chemise, bretelles, casquette campagnarde et pantalon de velours. Ils brandissent un drapeau, achevant de donner l'impression qu'il s'agit d'un film tourné dans les années 50. On peut penser qu'il s'agit là de souligner la transposition d'une culture urbaine en milieu rural.

LA PLACE DES JEUNES

Le film s'organise ensuite comme un documentaire classique, alternant des plans des skaters en mouvement, parfois avec une voix off, et des plans d'interviews des parents de certains des jeunes au sujet de leur choix de vie. Les parents expriment leur impuissance « Je le supportais plus... là au moins, je l'emmenais tous les jours et... j'avais la paix. », ou leur désaccord : « Il doit aller travailler au smic, il faut faire des choix ! ». On retrouve donc le thème, classique lui aussi, de la place des jeunes dans la société : « Y'en a qui disent regardez, vous faites des traces, du bruit... Ouais, mais mec, faut bien qu'on fasse quelque chose ! ».

DÉCALAGES

Pourtant un sentiment de décalage subsiste. L'habillement des skaters semble trop daté et recherché pour être vrai. Les scènes d'interviews des familles, collectives, apparaissent presque caricaturales, comme cette famille de paysans en blouses et bleu de travail, assis en ligne, face caméra, dans une cuisine hors d'âge... Tout porte donc à croire qu'il s'agit d'éléments scénarisés.

Mais surtout, le réalisateur magnifie leur pratique par de nombreux ralentis et l'utilisation du morceau classique *La Pavane* de Fauré. Il les montre, traversant des espaces filmés en plans larges qui lui permettent de littéralement sculpter l'espace avec des ciels immenses et lumineux, des lignes horizontales ou verticales sur lesquelles les jeunes skatent (sur des tôles, devant des vaches alignées, sur un banc de pique nique, dans un tunnel, sur des routes...). Il mêle ainsi une composition photographique des images et un traitement des lumières que l'on croirait emprunté aux peintres hollandais.

LA PASSION

L'accumulation de ces scènes, dans un rythme presque lent et répétitif, souligne que ces jeunes pratiquent leur passion jusqu'au bout et dans toutes les situations (même en chassant !). La scène de la grange, muette, les montre au ralenti, cassant une planche de skate. On devine qu'ils scandent des paroles, faisant penser à un rituel sacrificiel. Le plan d'un tatouage en lettres gothiques des mots « Skate board » sur les bras d'un des personnages achève d'illustrer cette adoration.

HOMMAGES

C'est donc avant tout par sa forme hybride qui mélange réalité et fiction et emprunte à différents codes que ce film étonne. Antoine Besse cite, comme sources d'inspiration, les premiers courts métrages de Spike Jonze (*Video Days, Yeah Right*). Ces films devenus cultes dans le milieu du skateboard étaient les premiers à introduire des éléments de fiction et utiliser des effets propres au cinéma comme les fonds verts. On pouvait donc combiner la captation d'un exploit sportif et la mise en place d'un point de vue artistique. Le réalisateur a également emprunté plusieurs éléments à Raymond Depardon, photographe et réalisateur de *La Vie moderne* qui s'attache à dépeindre un monde paysan en voie de disparition avec le plus profond respect. Le titre, la musique mais aussi la composition de certaines scènes sont volontairement citées* (cf les travelling sur les routes de campagne et l'interview dans la cuisine). Si *Le Skate moderne* reste dans une forme et une durée proches du clip, car initialement destiné à être diffusé sur internet pour faire connaître le réalisateur, le film atteint par ces différents choix formels une efficacité et une originalité remarquables.



* Images extraites de *La vie moderne* de Raymond Depardon

LE POINT DE VUE DU RÉALISATEUR

Antoine Besse est passionné de surf. Le déménagement de ses parents en Dordogne l'a amené à se tourner vers le skate. Il a commencé, adolescent, à filmer ses sessions de skate avec ses amis, ce qui l'a conduit à faire des études de cinéma. Il réalise depuis des courts-métrages et des publicités, notamment pour Decathlon. Son dernier film est un long métrage documentaire sur le surf, tourné dans les Landes.

(http://kloudbox.com/portfolio_page/courbes/)

PASSION ET PASSATIONS

« Ce qui m'intéresse, c'est la passion qui amène à orienter sa vie autour d'un sport très fort tous les jours. Bien qu'on ait grandi à la campagne, on a été très influencé par la culture urbaine. On n'en fait pas partie mais on se l'attribue. Dans *Le Skate moderne*, pour moi, il y a deux choses. La passion qui t'obnubile et qui te permet de dépasser l'ennui et le côté "culturel", c'est-à-dire la provenance de cette passion qui n'aurait jamais dû arriver là. Pourtant la culture urbaine se développe et arrive à toucher les campagnes mais elle se développe d'une autre façon. C'est comme pour la pétanque à Paris ou le "street fishing", la pêche en ville. Les cultures de villes se déplacent vers la campagne et celles de la campagne viennent vers les villes. Il y a un échange. »

LE MÉLANGE DES CODES

Au delà de la nostalgie exprimée pour le monde rural, Antoine Besse évoque l'hommage qu'il rend à Raymond Depardon : « J'aime beaucoup ce qu'il fait. Je viens d'un milieu très rural et son film m'avait touché par la beauté des plans surtout. Je voulais reprendre le code de l'interview collective pour montrer que le milieu rural n'est pas mort non plus. C'est comme une descendance. Le monde de Depardon est là, et en même temps, il y a la suite. La suite est influencée par autre chose, mais elle vit quand même à la campagne. (...). J'ai jamais voulu l'imiter, mais simplement utiliser quelques codes qu'il avait développés dans son regard sur la campagne ; le fait d'être posé et

d'écouter les personnages, et en même temps de jouer avec les images fortes, comme dans les clips. (...) Ce que je reproche aussi à mes pairs, c'est que ça manque un peu de fond. Pour ce film, j'ai voulu mélanger le social, le milieu rural, les cultures urbaines, l'ennui, la passion, et ai utilisé une esthétique à la fois contemplative et très clipsque (des fumigènes, des drapeaux...). L'idée a été de jouer avec tous ces codes pour avoir tout le temps une image très riche. C'était un pari risqué, un essai qu'il fallait bien doser. »

FICTION OU DOCUMENTAIRE ?

« Les skaters du film ne sont pas des personnages, ils ont tout lâché et ne vivent que pour le skate (...). Les jeux de lumières, les costumes, cette esthétique campagnarde, tout ça relève de ce que j'appelle l'esthétique clip. Ça permet de "sublimier la réalité", mais j'insiste sur le fait que les personnages et les propos sont authentiques. (...) Pour obtenir ce degré d'authenticité, j'étais obligé d'aller voir des gens que je connaissais depuis des années, chez moi en Dordogne. L'idée c'était d'aller voir des gens qui n'auraient pas hésité à se livrer et à montrer leur quotidien. (...) Dans le clip on ne fait qu'exagérer la réalité pour montrer des choses qui ont de la profondeur. »

L'HYBRIDATION, CLEF DU SUCCÈS ?

Au sujet du succès du film qui a dépassé les 300 000 vues aujourd'hui, Antoine Besse souligne que « ce mélange entre sincérité qui crève les yeux et décors intemporels, clipsques interroge ». Une autre raison est aussi que « le fisheye a fait son temps et qu'on en a marre de voir le skateboard enfermé dans la case « performance sportive mal filmée et qu'il fallait le montrer sous un autre angle. »



QUESTIONS DE JEUNESSE

2016

UN PROGRAMME DE COURTS MÉTRAGES EUROPEENS À PARTIR DE 14 ANS



- FICHE PÉDAGOGIQUE -

NASHORN IM GALOPP

ALLEMAGNE / 14'59 / 2013
ERIK SCHMITT

LE POINT DE VUE DES ANIMATEURS (TRAVAUX D'ATELIERS)

THÈMES

- La difficulté de communiquer et la création artistique comme moyen d'expression
- La ville, la rencontre
- L'indifférence, le manque de respect (lien à la citoyenneté).
- Trouver sa place : les choix de vie – être acteur de sa vie et de la ville
- Le rapport au temps et à la mobilité
- La solitude, la famille
- L'amour, la complicité
- Vivre le moment présent.

ÉLÉMENTS DE MISE EN SCÈNE

Le propos et la forme du film montrent une nécessité vitale d'exprimer ses sentiments.

Le film en stop-motion utilise de nombreuses techniques, inventives pour présenter la ville. Ce caractère audacieux souligne le fait d'oser, thématique abordée dans le film.

Plusieurs ellipses temporelles ainsi que les inventions visuelles (les tuyaux, le serpent, le pop corn...) illustrent la capacité à vivre l'instant... dans l'espace pour Bruno et dans le temps pour Vicky.

CONTEXTE ENVISAGÉ POUR MONTRER ET ACCOMPAGNER LE FILM

On peut poursuivre l'idée de partage présente dans le film en le projetant en extérieur, sur un mur.

Le film invite à inventer un espace de création et à soi-même, créer des mises en abyme. Ainsi, on peut envisager que différents groupes voient le film en amont, s'initient aux techniques utilisées avec un intervenant professionnel, puis montrent, à l'issue de la projection, leurs propres créations avec ces techniques. C'est alors une manière de redécouvrir le film à l'aune des différents regards de chacun.

Dans ce cas, il faudrait ne montrer que ce film et prévoir une 2^{ème} séance où le programme serait montré en entier.

ANALYSE DE L'UFFEJ VOUS AVEZ DIT SCÉNARIO ?

Quand on prononce le mot « scénario » devant les deux acteurs principaux du film, ils éclatent de rire. En effet, le film est avant tout guidé par les effets visuels. C'est une histoire de créativité collective, émanant tant des réalisateurs et de leur équipe que de la ville de Berlin elle-même. Il suit pourtant un fil narratif, ainsi qu'une progression clairement organisée en différents chapitres. On a ainsi :

- la solitude : Bruno se sent seul au milieu de 3 millions de personnes et seule la ville semble veiller sur lui
- la rencontre amoureuse, provoquée par les signaux que Bruno perçoit dans la ville
- les petits bonheurs partagés : c'est le temps des expérimentations ensemble, avec, toujours, Berlin comme complice. Une musique rock énergique en souligne l'enthousiasme créatif.
- la jalousie, avec Vicky comme archétype de la femme solaire et insaisissable
- la réconciliation : Bruno s'ouvre à Vicky mais accepte de la laisser partir. Ce faisant il se réconcilie autant avec elle qu'avec lui-même, prenant conscience de l'enfermement dans lequel il vivait.

LE CINÉMA EN CARTON PÂTE OU LA « CRÉATIVITÉ DÉMOCRATIQUE »

« De quoi est faite la ville ? Des murs, des immeubles, des rues, des colonnes Morris, des panneaux, des feux, le ciel ». Une voix off énumère ces éléments tandis qu'une main les monte peu à peu dans une maquette. Il s'agit de photos de Berlin collées sur des silhouettes en carton, donnant une impression de réalisme. Un avion passe, envahit le champ sonore et visuel, et nous découvrons Bruno qui le regarde, en prise de vue réelle. À la fin de la scène un zoom arrière nous le montrera en plongée devant un panorama de Berlin, à nouveau en maquette. Ainsi, le réalisateur Erik Schmitt met en place son système: celui du télescopage des univers et du bricolage revendiqué. Le film mélange constamment des prises de vues réelles et des scènes réalisées en image par image ou stop motion, à grand renfort de papier et de carton (les pop-corn qui éclatent en forme de coeur, Vicky qui vole sur une flèche géante et

s'écrase dans un mur, la cage thoracique de Bruno qui s'ouvre...) Il joue également beaucoup sur les différences d'échelle (une main qui attrape un avion, Vicky qui semble marcher sur un toit, Bruno transformé en bonhomme-doigt, la scène du banc...)

D'une certaine manière Erik Schmitt revendique, à l'instar d'un Michel Gondry, le cinéma à portée de main et réalisable, en tout cas techniquement, par tous.

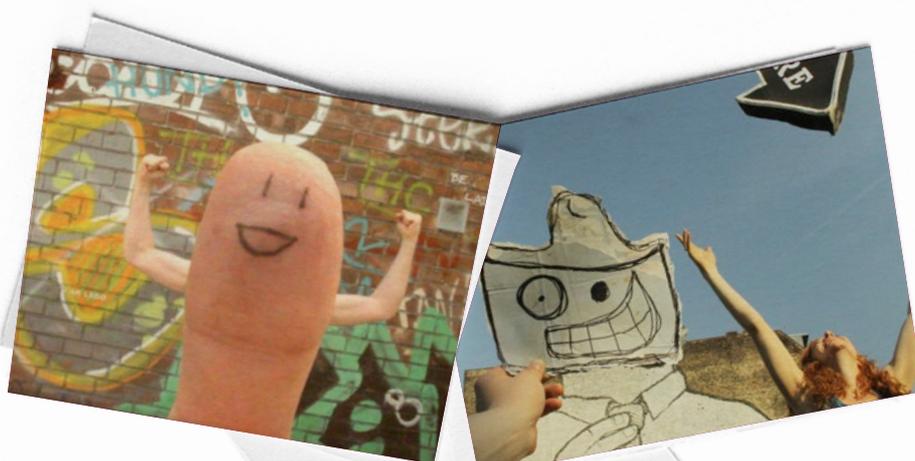
LE SENS DES PETITES CHOSES

La scène qui conduit à la rencontre entre Bruno et Vicky est une accumulation de signes que voit Bruno, à moins que ça ne soit Berlin et son génie du lieu qui les lui envoie. En cela Bruno est l'alter ego de Erik Schmitt et son comparse Stefan Müller. Tino Mewes, l'acteur principal, admire leur capacité à transformer et enchanter l'environnement quotidien : « Les semaines qui ont suivi le tournage, nous ne pouvions plus rien voir normalement. Tout avait des yeux, un angle, une relation avec autre chose, une perspective ». C'est de là que vient le titre du film, *Rhinocéros au galop*, qui désigne les hordes de gens qui passent devant les choses sans les voir.

PRENDRE EN MAIN SA DESTINÉE

Nashorn im Galopp raconte le croisement de deux solitudes. De nombreux plans d'horloges, des jeux sur les vitesses de défilement des images rappellent le temps qui passe. La scène de jalousie de Bruno est filmée dans les lignes et perspectives formées par un pont du métro berlinois et les rails du tramway, qui dessinent littéralement, à ce moment du film, la croisée des chemins. Bruno revient à lui-même, sauve sa relation à Vicky et se sauve du suicide lorsqu'il prend conscience que « Tout était entre (ses) mains. (...) Et d'un coup, il était là, le sentiment de faire ce qu'il fallait, le sentiment de partager quelque chose ».

On pourrait ajouter : le sentiment du pouvoir sur les choses et sur sa vie, à l'instar du réalisateur et de son équipe qui manipulent, au sens propre du terme, leur environnement pour le transfigurer et lui donner une dimension poétique.



LE POINT DE VUE DU RÉALISATEUR

LE RÉALISATEUR

Erik Schmitt est né en 1980 à Mainz en Allemagne. Il a étudié la communication à Genève, Munich et Melbourne. Il a travaillé dans la publicité et s'est formé au maniement de la caméra et au montage. Puis il a rencontré Stephan Müller avec qui il partage le goût de la créativité et des idées folles ; ils ont fondé en 2010 la société de production « Kamerapferd » pour réaliser ensemble des courts métrages souvent peu conventionnels. Erik Schmitt semble également avoir composé plusieurs morceaux de la bande son de *Nashorn im Galopp*. On retrouve en effet son nom à plusieurs endroits du générique, malicieusement déguisé avec des orthographes différentes.

CE QUE RACONTE LE FILM...

« *Nashorn im Galopp* est une histoire d'amour toute simple, qui se joue en fait à plusieurs niveaux. C'est l'histoire d'un jeune homme qui rencontre une jeune femme. C'est aussi une forme d'amour pour la ville qui est représentée. »

LA GENÈSE

« Depuis plusieurs années, j'avais expérimenté avec Stefan Müller de nombreuses techniques comme le stop motion, la pixillation, les jeux sur les perspectives. Nous avons tourné beaucoup de courts métrages, des publicités. L'idée du film, c'était de prendre toutes ces techniques pour raconter une histoire qui ne soit pas seulement un truc visuel, mais qui fonctionne aussi au niveau du cœur, des émotions. C'est ainsi que nous avons accumulé des idées, l'histoire est partie dans de nombreuses directions, s'est beaucoup modifiée. Puis il a fallu se concentrer sur le plus simple et raccourcir toujours plus le projet.

Beaucoup d'idées nous sont venues en nous promenant, en regardant autour de nous. Par exemple, la brique d'un mur qui devient, avec quelques traits, une enveloppe. Pour d'autres idées, c'est le contraire : nous avons cherché les lieux qui se prêtaient à leur réalisation. Les idées et les lieux sont étroitement liés dans le film. »

LA CRÉATIVITÉ

« Avec les effets spéciaux, on peut vraiment tout faire. Si tu lis Harry Potter et que tu y découvres un dragon, ce n'est pas un problème de le transposer au cinéma, c'est juste une question d'argent. Ce qui m'intéresse, c'est de créer des illusions que tout le monde peut faire de ses mains et de trouver le chemin pour exprimer ce que je ressens. Pour moi, la créativité vient du cœur, elle est devant nous et ne se crée pas de toute pièce avec la technologie moderne. (...) La créativité démocratique, c'est possible...

(...) Mon conseil, le seul moteur universel que je connaisse, c'est : « fais ton truc ! »

Je trouve beaucoup d'inspiration dans le monde du surréalisme. Il y a quelque chose de profond, d'inconscient en chacun de nous, et qui pourtant détermine nos vies. J'aime quand cette partie de nous est réveillée par une image, un secret ou quoi que ce soit d'autre qui ne peut pas être expliqué par des mots. Mais j'aime aussi rire. Je pense que l'humour est un thème essentiel de ce monde. »

LE RAPPORT À LA VILLE

« L'espace n'est pas une page blanche. Le street art est l'art de communication en ville. Des messages permanents apparaissent, ça permet de lutter un peu contre la solitude et l'animosité de la ville. Le street art est un nouveau langage et les pages d'un livre qu'on écrit tous ensemble. Devant un bon graffiti, notre façon de voir le monde se met à changer. La ville est triste et grise mais grâce aux graffitis, l'œil est toujours à l'affût de la petite touche d'émotion imprévisible. »



QUESTIONS DE JEUNESSE

2016

UN PROGRAMME
DE COURTS MÉTRAGES
EUROPÉENS
À PARTIR DE 14 ANS



- FICHE PÉDAGOGIQUE -

GUY MOQUET

FRANCE / 28'54 / 2015
DEMIS HERENGER

LE POINT DE VUE DES ANIMATEURS (TRAVAUX D'ATELIERS)

THÈMES

- L'individu face au groupe
- La différence
- Les relations filles-garçons et le poids des codes sociaux
- Le droit de choisir sa vie, oser.
- La difficulté pour les adolescents d'exprimer leurs sentiments amoureux.
- Une vision positive de la vie dans les quartiers

ÉLÉMENTS DE MISE EN SCÈNE

Le film a un caractère naturel (le son, les éclairages, la participation de comédiens non professionnels)

La succession de plans fixes et plutôt serrés montre peu le quartier pour se concentrer sur les personnages.

En termes de bande son, on entend une musique douce qui accompagne la vision romantique défendue par le personnage.

Le rythme est adapté au propos du film, même si ce rythme peut être jugé trop long par des jeunes.

L'allusion à Guy Môquet souligne la thématique du film, « oser », voire résister.

CONTEXTE ENVISAGÉ POUR MONTRER ET ACCOMPAGNER LE FILM

Le film est adapté à un public de jeunes à partir de 12 ans (niveau collège)

Il n'est pas souhaitable de trop donner d'informations avant le film, sinon les jeunes risquent de percevoir la projection comme un travail. En revanche il faut prévoir des échanges après la projection à partir des expériences vécues par les jeunes.

Une animation « ciné-quizz » serait possible, par exemple sur les baisers de films de cinéma. Cela permettrait de s'échapper de la thématique du film.

ANALYSE DE L'UFFEJ

Guy Moquet est un film délibérément inclassable. Son titre apparemment incongru, le nom d'un résistant de la seconde guerre mondiale, n'est élucidé qu'à la toute fin, après le générique, et s'avère être une critique en creux des politiques clinquantes et inutiles sur les questions de banlieue. Il ressemble à un film sur la banlieue mais n'en est pas tout à fait un : les personnages sont le plus souvent filmés en plans serrés et le quartier est peu montré. Il raconte une histoire d'amour qui n'en est pas une ; Ticky ne tient pas des propos aimants « Ce que tu ne me fais pas faire, tu me dégoûtes, grand crade ! » et Guimo semble surtout l'utiliser pour réaliser son baiser de cinéma. Demis Herenger entend ainsi décaler le regard. La scène d'exposition, au lieu de donner des informations au spectateur, efface les repères et le plonge dans une perplexité exprimée dès le premier plan par Ticky : « On va où là encore ? » .

UN FILM ANCRÉ DANS LE RÉEL

Une première réponse à cette question serait de dire que le film entend produire un contre-discours aux clichés habituellement véhiculés sur les banlieues. Il est tourné à Villeneuve, un quartier de Grenoble rendu célèbre par des émeutes fortement médiatisées, mais ne comporte presque que des scènes tournées en extérieur, dans un parc présenté de manière idyllique avec de nombreux jeux de lumière (le clair de lune, les lumières des tours, le soleil qui perce à travers les feuilles des arbres). Le film, même s'il est une fiction, affirme un contexte bien réel avec des acteurs amateurs, habitant le quartier. Le réalisateur entend capter une véricité du lieu par une attention portée aux personnages et à leur spontanéité, qu'il souligne par des plans qui semblent amateurs (panoramiques hésitants, contre-jours, travelling à mobylette, dialogues semi-improvisés...)

PIEDS NUS DANS LES BASKETS !

Le propos du film est aussi de montrer un jeune qui entend réaliser son rêve malgré le regard des autres et le conformisme social. Son entourage s'attache aux apparences et aux conventions : « Han, tu mets des baskets et tu ne mets même pas de chaussettes ?! » Les hommes s'efforcent de répondre à un idéal viril (« T'es devenu un négro faible, il faut être Scarface ») « ça se fait pas dans le quartier, comme ça devant tout le monde. Les gens vont se faire des idées, ça va devenir un arbre ». Finalement plus personne ne semble décider pour soi-même puisque des cousins ou amis peuvent s'arroger le droit d'interdire

à Guimo et Ticky de s'embrasser. L'arbitraire, voire l'absurde règnent : la violence, l'incivilité sont admises mais pas le romantisme, comme le souligne ce plan d'un père qui roule à toute vitesse avec son jeune fils sur une mobylette, au milieu du parc. Guimo, avec sa folle entreprise, vient casser un système de codes implicites, acceptés par tous. Pour empêcher cela, différents personnages exercent des pressions diverses. Le cousin, par ce terme de « negro », matérialise à la fois son emprise sur les autres et ce faisceau de frontières invisibles. Mais Guimo cherche à s'extraire de ce cloisonnement qui les emprisonne : « Y'en a marre d'être enfermé dans l'esprit... moi je vois loin ». Il poursuit son but avec ténacité jusqu'au dénouement final, où sa victoire est soulignée par une musique classique romantique... et la mine à la fois déconfitée et admirative des autres.

ACTEUR DE SA VIE : UN DOUBLE SENS

Le hors champ du film, c'est donc « les autres », ce qu'ils vont dire et penser, et au final gouverner des vies qui ne sont pas les leurs. Guimo entend être acteur de sa vie malgré ces barrières et l'instrument de sa libération est le cinéma : « C'est chacun qui se construit son propre film ». Pour cela il choisit un décor (le parc, le lac), s'adjoit un régisseur, répète son rôle, s'exerce au cadrage, s'inspire d'autres films. Si le cinéma devient ainsi un des sujets principaux du film, c'est sans doute parce que *Guy Moquet* montre des personnages en recherche de modèles, que le cinéma leur fournit : Scarface, ou Disney. Ils jouent un rôle, se raccrochent à des étiquettes (Guimo, malgré ses efforts, tombe lui aussi dans les clichés sexistes avec une mauvaise foi évidente : « Tu lui mets ta grosse langue et si elle veut pas tu la gifles, c'est toi le mâle dominant »).

C'est aussi le moyen choisi par le réalisateur pour contrer le discours dominant sur les banlieues « L'important pour moi, c'était de participer à la multiplication des images, en tout cas de faire savoir qu'il y a des images manquantes ».

Guy Moquet a été sélectionné à Cannes, une belle récompense pour le réalisateur et surtout ses acteurs dont le rôle était si proche de la vraie vie. En revanche, le projet de série TV (Vill9lasérie) ne semble pas avoir trouvé de voies de diffusions, ce qui peut questionner aujourd'hui sur le sens de tels projets qui risquent toujours de réveiller des espoirs hélas sans lendemain. Le cinéma peut beaucoup, mais sans doute pas tout...

LE POINT DE VUE DU RÉALISATEUR

LE RÉALISATEUR, LE CONTEXTE

Demis Herenger est un cinéaste grenoblois qui avait réalisé principalement des films en milieu carcéral. Après les émeutes de Villeneuve et les reportages télévisés qui ont véhiculé une image catastrophique du quartier, un collectif se monte à Villeneuve et relance un projet de télévision locale qui existait dans les années 70. Le but est de produire une série télé avec les habitants du quartier, pour qu'ils produisent leur propres images sur le quartier. Demis Herenger a été sollicité dans ce contexte par l'équipe de Vill9 la série pour tourner un court-métrage dans le quartier.

LES HABITANTS, MATIÈRE DU FILM ?

Demis Herenger, s'il quitte ici l'univers carcéral, continue sur un projet où les habitants sont, malgré un cadre fictionnel, la matière même du film.

« Les acteurs avaient été préparés quelques mois avant le tournage par des ateliers menés par l'équipe de Vill9 la série. Dans ces ateliers, nous avons testé et filmé des situations proches du scénario. (...) Le tournage a duré moins de deux semaines et n'avait lieu que l'après midi. (...) Il fallait donc faire vite et ne pas se perdre en longues explications. Mémoire courte, mèche courte, peu de temps entre les prises et peu de prises. Parce qu'il fallait filmer dans la vie, c'est à dire dans le bordel. Les acteurs s'exprimaient avec leurs mots et leurs gestes, et c'était capté. Avec les plans fixes et de face des acteurs sur le banc, « c'est le langage pour lui-même que je voulais mettre en valeur, le plaisir que ces jeunes prennent dans l'usage de la parole ».

FAIRE SENS

« L'idée d'avoir à fabriquer un personnage n'est pas pour moi une chose naturelle. La seule chose qui compte et dont j'ai envie,

c'est que le cinéma, comme œuvre et comme projet, participe à transformer la situation qui est initialement donnée. (...) La question du film de banlieue me touche d'une manière particulière car nous savons que les images qui nous sont données à voir des quartiers vont souvent dans le même sens et l'on finit par oublier qu'il existe d'autres sens possibles. J'ai l'impression que les jeunes des quartiers constituent les corps à la fois passifs et actifs de ces images. D'un côté, ils sont les objets, victimes de ces projections subies, de l'autre, ils sont tenus de coller au seul rôle dans lequel ces images les enferment. C'est ce double système de projection que j'avais envie de saper».

Le réalisateur inscrit son sujet et son personnage dans une culture romanesque : « Est-il possible de transporter dans la cité une histoire sentimentale pour en faire un endroit comme un autre où tout est possible ? ». Il compare Guy Moquet à un héros de littérature, un idiot ou un fou imperturbable qui rend possible cette histoire inventée. C'est d'ailleurs parce que l'histoire est inventée que les jeunes « ont accepté de participer à un film sans gros durs, sans frime et gros moyens, (...) de s'engager collectivement dans cette histoire à l'eau de rose tellement loin de leurs représentations habituelles. Avec Teddy Lukunku, l'acteur qui joue Guimo, l'idée un peu folle et cocasse d'un baiser public à la Villeneuve devenait possible car dans la vie, c'est un vrai cinéophile (...) : il parle depuis le cinéma et le cinéma, c'est moins grave que l'amour, cela s'entend. (...) Ce que je voulais donner à voir, c'est cette propension à l'imaginaire, à la fantaisie, à la fiction qui existe à la Villeneuve, (...), comme une alternative au déterminisme et au fatalisme traditionnellement associés au mal-vivre dans ces quartiers marginalisés. »



QUESTIONS DE JEUNESSE

2016

UN PROGRAMME
DE COURTS MÉTRAGES
EUROPÉENS
À PARTIR DE 14 ANS



- FICHE PÉDAGOGIQUE -

JE SUIS ORIENTÉE

FRANCE / 2'30 / 2015
OLIVIER RICHE

LE POINT DE VUE DES ANIMATEURS (TRAVAUX D'ATELIERS)

THÈMES

- L'orientation professionnelle post-troisième
- La difficulté de se lancer dans un projet singulier
- Oser affirmer ses rêves, ses aspirations
- L'engagement d'une adolescente dans sa passion, sa vocation
- Le conformisme social
- Le sexisme
- L'acte de résistance (aux parents, aux professionnels, à la société et aux choix imposés)

ÉLÉMENTS DE MISE EN SCÈNE

Deux lieux sont opposés : la salle de classe, un lieu froid, et le grenier, lieu intimiste marqué par des couleurs chaudes. C'est le lieu de l'imaginaire.

La mandarine est une métaphore : lorsque la jeune fille allume la lumière, elle s'illumine, elle se laisse aller à sa passion.

La jeune fille a un côté enfantin mais à la fin son côté adulte ressort, elle s'affirme : « Je veux être photographe »

DANS QUEL CONTEXTE PRÉSENTER CE FILM ?

On peut, après la projection, proposer des jeux de rôle. Un/e jeune peut jouer le rôle de celui/celle qui défend sa passion, un/e autre joue la conseillère d'orientation. Il faut apprendre à argumenter pour ne pas être cassé dans ses rêves.

ANALYSE DE L'UFFEJ

LE CHOIX DE LA PASSION

Je suis orientée est le film le plus court du programme, avec une durée de 2 minutes 30. Les trente premières secondes exposent tant le personnage principal que le sujet du film. La caméra, placée au ras du sol dans un grenier à la lumière chaude et feutrée, zoome sur une jeune fille qui apparaît par une trappe. Elle regarde quelque chose dans le grenier, face caméra l'air concentré, son sac d'école encore sur le dos et son goûter à la main. Quelques notes franches de guitare électrique font sentir au spectateur qu'il vient d'entrer dans le vif du sujet.

« Bonjour Léna ! »

« Bonjour Madame Livreuil » : la voix d'une femme retentit en off, suivie d'un gros plan sur son visage. On a quitté le grenier pour se retrouver dans le temps présent d'un entretien entre cette femme et Léna. Le dialogue nous fait comprendre qu'il s'agit d'une conseillère d'orientation, chargée de trouver avec Léna « un métier qui pourrait (lui) correspondre ». La conseillère d'orientation est jeune, jolie et semble avenante et intéressée. Léna lui explique sa pratique de la photographie, et lui exprime son désir d'en faire son métier, confiante. Elle semble avoir déjà acquis une certaine maîtrise comme en atteste l'installation de son grenier et sa connaissance de termes techniques.

LA DÉSILLUSION

Le début de cet entretien n'est pas filmé en champ – contre champ, comme on aurait pu s'y attendre. Le réalisateur choisit de décaler le son et l'image et de mettre ainsi en parallèle deux espaces et temporalités différent(e)s. Ce choix permet au réalisateur d'illustrer de manière concrète et sensible, pour le spectateur, comment Léna pratique la photographie. C'est aussi une mise en image de l'intimité de Léna, qu'elle livre à la conseillère. Mais surtout, il met ainsi en place une dualité entre deux mondes. Le premier est celui du grenier, où Léna pratique sa passion, la photographie, de manière habituelle, le deuxième est celui de la salle de classe froide dans laquelle se déroule l'entretien. Ce montage parallèle cesse brutalement lorsque la conseillère demande à Léna « Et sinon, tu veux faire quoi ? ». Les riffs de guitare électrique cessent également, accentuant la désillusion brutale de Léna qui comprend que la conseillère ne la prend pas au sérieux.

LES ORNIÈRES

La partie suivante de l'entretien relève plus du monologue. La conseillère fait semblant de chercher à cerner la personnalité de Léna (« Que t'évoque la prise de la Bastille? ») puis enchaîne une série de propositions sur les carrières que Léna pourrait poursuivre. On peut remarquer que la conseillère, en lui proposant de devenir infirmière ou puéricultrice, reproduit des stéréotypes sexistes. S'appuyant nonchalamment sur le dossier de sa

chaise, sûre de sa supériorité, elle s'efforce de ruiner le choix de Léna : « Vous les jeunes maintenant vous avez envie de faire des métiers artistiques mais ce sont des métiers difficiles, les places sont très rares. Du coup je trouve très intéressant que tu continues cette passion, mais tu peux éventuellement la pratiquer plus en passe-temps. » Léna baisse les yeux, elle semble gênée. La conseillère termine sa démonstration par un cinglant : « Alors ! Qu'est ce que tu veux faire ? ». Elle continue de sourire, sûre d'elle. Léna lève les yeux et soutient alors son regard, réaffirmant son choix : « Photographe ».

Le film se termine sur ce dernier mot, laissant le spectateur libre d'admirer le courage et la détermination de Léna ou de déplorer l'absurdité de ce processus d'orientation qui entend décider de l'avenir des jeunes en seulement quelques minutes.

LE POINT DE VUE DU RÉALISATEUR

Olivier Riche a suivi un cursus dans une école de cinéma et des métiers de l'audiovisuel. Il a réalisé plusieurs courts-métrages ainsi qu'un long métrage en cours de post-production en duo avec David Merlin-Dufey. Ils travaillent au sein de leur structure de production *Autour d'un film production* pour réaliser des films institutionnels ou des prestations pour d'autres structures de productions.

DES CONTRAINTES PRODUCTIVES

Olivier Riche a réalisé *Je suis orientée* dans le cadre du concours Nikon, qui impose aux candidats une durée maximale de 140 secondes ainsi qu'un thème, décliné autour du titre « *Je suis...* ». *Je suis orientée* a été réalisé en 2014 et répondait au thème *Je suis un choix*. L'esthétique rapide et percutante de *Je suis orientée* est donc fortement marquée par ce cadre particulier pour lequel il a été produit.

SOURCES D'INSPIRATION

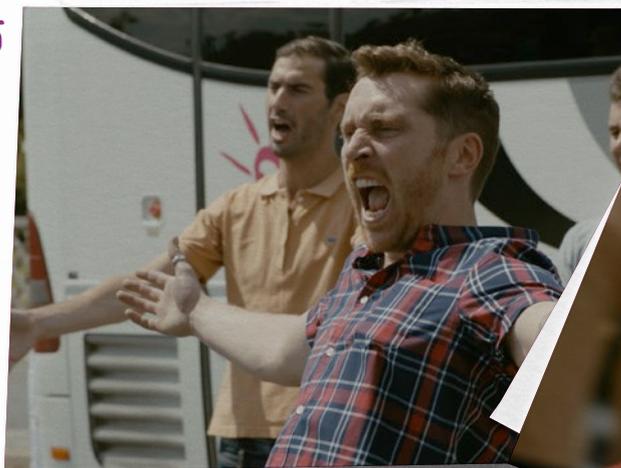
L'histoire du film est indirectement inspirée du vécu du réalisateur :

« Étrangement je n'ai que très tard voulu devenir réalisateur (à l'âge de 27 ans) et je n'ai pas de souvenir d'entretien avec un ou une conseillère d'orientation qui me décourageait dans ce que je voulais faire vu que je ne savais pas ce que je voulais faire ! Par contre, j'ai un père professeur des écoles en SEGPA (sections d'enseignement général et professionnel adapté) et les débats sur l'éducation des élèves et les injustices du système en découlant, ont été nombreux et le sont encore. C'est réellement cette expérience paternelle, couplée à celles de mes amis, qui m'ont inspiré. »

QUESTIONS DE JEUNESSE

2016

UN PROGRAMME
DE COURTS MÉTRAGES
EUROPÉENS
À PARTIR DE 14 ANS



- FICHE PÉDAGOGIQUE -

COACH

FRANCE / 14'16 / 2014
BEN ADLER

LE POINT DE VUE DES ANIMATEURS (TRAVAUX D'ATELIERS)

THÈMES

- La violence
- Spectateurs supporters et supporteurs ultra (hooligans)
- La relation père-fils
- L'éducation, l'opposition aux parents
- L'identification au groupe (drapeaux et hooligans)
- L'intolérance, le racisme, le sexisme.
- Le patriotisme est-il un danger ou permet-il de fédérer ?

ÉLÉMENTS DE MISE EN SCÈNE

Le drapeau amène une symbolique forte : le drapeau offert par le père à son fils pour son anniversaire (preuve d'amour), le drapeau brûlé (marque de patriotisme et de provocation)

La musique : il y a une dualité entre musique classique du père et la musique au casque du fils. Père et fils sont ensuite rassemblés quand ils chantent l'hymne de l'équipe anglaise, qui ponctue ensuite tout le film.

L'élément déclencheur de l'histoire est la panne de voiture puis l'absence de roue de secours

De nombreux plans serrés mettent en valeur les émotions père/fils, la bagarre, les réflexions sexistes, les espaces de la voiture et du bus. Ces deux espaces sont opposés par leur atmosphère (l'un calme, l'autre agité).

L'anniversaire amplifie la thématique de la relation père fils, partagée entre amour filial et opposition.

DANS QUEL CONTEXTE PRÉSENTER CE FILM ?

Jeunes adultes et adolescents

La projection peut être l'occasion de poser la question des valeurs : tolérance, respect, partage (versus racisme et insultes). Il n'est pas pour autant nécessaire d'annoncer le sujet du film à l'avance.

Pour nourrir le débat, on peut proposer à un groupe de jeunes de préparer la projection en amont, voire de leur fournir les fiches pédagogiques.

Dans une maison de quartier de Brest (Don Bosco), les animateurs ont expérimenté de faire une projection entrecoupée des présentations des productions des jeunes (photos, films, chansons...) réalisées en amont sur les films du programme.

ANALYSE DE L'UFFEJ

UNE RELATION PÈRE FILS DIFFICILE

La première minute de *Coach* met en place de manière conséquente l'ensemble du film.

Coach commence par un zoom sonore et visuel: du bruit continu de la circulation d'une autoroute, illustré par un plan en plongée, on passe ensuite à un son un peu étouffé d'une radio, à l'intérieur de l'habitacle d'une voiture. Un premier plan nous montre le visage d'un adolescent qui visiblement s'ennuie, puis celui de son père qui finit par se décider, satisfait, pour un morceau de musique classique que son fils n'apprécie pas. Le fils regarde ensuite alentour ; un panneau nous informe qu'ils sont à l'approche de Paris tandis qu'un car avec un drapeau flottant vers l'extérieur les dépasse, accompagné d'un brouhaha de chansons.

- « Encore 190 km jusqu'à Paris, si nous roulons à 96 km/h, à quelle heure arriverons nous au match ?
- Pourquoi on n'a pas pris un bus ?
- Pourquoi ? Tu veux partager un bus avec de gros fans puants ?
- Au moins, on n'écouterait pas cette merde classique .
- David ton langage !. »

Le choix de filmer père et fils en deux plans séparés instaure dès le départ le sentiment d'une tension entre eux deux. Le bus des supporters qui apparaît furtivement est annonciateur des troubles futurs et de la mise en place d'une relation triangulaire entre le père, son fils et l'un des supporters du bus. Le conflit représenté semble assez classique, il se cristallise notamment autour des goûts musicaux, la difficulté de communication entre générations, la volonté d'un adolescent de s'affirmer comme adulte tandis que le père le voit encore comme un enfant. Le père tente des rapprochements avec son fils de manière particulièrement maladroite en lui proposant un exercice de mathématiques appliquées puis en lui faisant une leçon d'histoire. On comprend que ce voyage pour aller voir un match au stade de France, ainsi que le cadeau du drapeau, participent de cette tentative de réconciliation.

LE POINT DE RUPTURE

D'un point de vue narratif, l'histoire est simple et l'on perçoit d'emblée une tension latente qui culmine jusqu'au point de rupture. La panne de voiture en est l'élément déclencheur et les relations entre les deux camps de supporters s'enveniment progressivement jusqu'à ce que trop de violence amène au dénouement final : ils n'iront pas au match, escortés sur le chemin du retour par des policiers.

Mais l'enjeu du film se situe surtout dans la lutte de pouvoir entre deux hommes pour gagner l'admiration d'un adolescent en quête de modèles. Le père est maladroit, il a un physique un peu mou et une tenue vestimentaire qui souligne la différence de générations, tandis que le supporter est énergique et charismatique. Tout au long du film, les regards et les postures matérialisent le tiraillement du jeune garçon entre deux mondes, deux systèmes de valeurs. Le fils a honte de ce père qui n'a même pas de roue de secours et le supporter, tout en proposant au père de les emmener, s'adresse en réalité au fils et marque sa supériorité d'un air narquois. En montant dans le bus, le père garde la main sur l'épaule de son fils pourtant déjà happé et fasciné par les supporters beuglants et alcoolisés. C'est au terme d'une succession de propos vulgaires et sexistes, agrémentés de rôts et d'une bagarre de frites sur une aire d'autoroute, que le point de basculement arrive. Le supporter entreprend de brûler un drapeau français, geste à la fois humiliant et dominateur. Le père essaie alors de soustraire son fils à cette influence néfaste, mais le fils s'enfuit dans le bus pour rester avec les supporters. La bagarre qui s'ensuit est symptomatique du tiraillement du jeune garçon entre deux camps, qui tente finalement de défendre son père molesté.

CHOISIR SON CAMP ?

Le dernier plan montre à nouveau le triangle, avec des plans serrés sur les visages des trois hommes. Lorsque le supporter entonne à nouveau le chant patriotique *Rule Britannia*, le garçon cette fois ne se retourne pas. Il n'est plus à l'affût de toutes les blagues des supporters, et le film se termine par un gros plan sur son visage, regard tourné vers l'avant. Le drapeau anglais est à terre et le générique vient couper la phrase du supporter « Bretons shall never be... slaves » (Les Britanniques ne seront jamais des... esclaves). Le film ne dit pas ce que le jeune garçon a appris de cette mésaventure. Il ne donne pas non plus de réponse au fait de savoir qui des deux hommes finalement remporte la victoire sur le garçon en termes d'exemplarité, même si son attitude corporelle peut laisser penser qu'il a réfléchi. Le générique de fin reprend *Rule Britannia*, chanté cette fois-ci par une femme sur un mode plus noble, venant illustrer à nouveau les différents systèmes de valeurs.

Le terme *coach* en anglais désigne deux choses : le car et l'entraîneur sportif ou personnel. Et c'est bien autour des deux sens du terme que se joue l'ensemble du film.

LE POINT DE VUE DU RÉALISATEUR

Né en Angleterre, Ben Adler a étudié la réalisation dans plusieurs écoles de cinéma à travers le monde : New York, Prague, Paris. Ben Adler a écrit et réalisé plusieurs courts métrages autoproduits, par la suite sélectionnés et primés dans des festivals internationaux. Aujourd'hui, Ben assiste le réalisateur américain Wes Anderson sur son prochain film et a travaillé sur son dernier long-métrage, *The Grand Budapest Hotel*.

À L'ORIGINE DU FILM

« Quand j'avais 12-13 ans, j'allais au stade avec mon père, et j'y ai vu beaucoup de violences. J'ai toujours été étonné de la coexistence d'un spectacle plutôt familial et de cette violence. Je me suis toujours demandé comment cela pouvait dégénérer aussi vite. (...) »

Beaucoup ont dit, avant le tournage, que la scène du drapeau n'est pas crédible, or c'est quelque chose que j'ai vraiment vu. La scène du car est emblématique pour moi de ce moment où tout bascule, et qui amène des supporters d'un même camp à s'opposer alors que la journée est censée être sympathique. »

D'UN CAMP À L'AUTRE

« On peut détester ces gens et en même temps il peut subsister une certaine admiration envers ces hommes qui supportent leur équipe jusqu'au bout, comme cet homme qui continue de chanter même s'il ne va pas au stade. »

LE TOURNAGE

« Le film est tourné en France, les supporters du car sont joués par des Français car nous n'avons pas assez de moyens pour faire venir autant d'Anglais sur le lieu de tournage. Je ne dirige pas beaucoup les comédiens car j'aime quand leur jeu reste naturel, comme celui du jeune Connor. »

LA MUSIQUE

« En ce qui concerne le chant, c'est un chant patriotique qui décrit une Angleterre dominant le monde. Il n'est pas souvent chanté pendant les matchs mais nous l'avons choisi car il collait au scénario. »

Les paroles « Rule, Britannia ! Britannia rules the waves : Britons never shall be slaves. » peuvent être traduites ainsi : « Toi, Britannia, règneras sur les mers ; Ton peuple à jamais ignorera les fers ! »



QUESTIONS DE JEUNESSE 2016

LE QUIZZ

Ici c'est la page jeux du programme *Questions de Jeunesse* : prenez le temps de retraverser les films en quelques questions...

1

Reliez les films aux thèmes, qui, selon vous, leur correspondent :

Le Skate moderne •

Je suis orientée •

Guy Moquet •

Nashorn im Galopp •

Coach •

- La violence
- L'engagement
- La place des jeunes dans la société
- La passion
- La parité hommes-femmes
- La ségrégation raciale
- L'optimisme
- L'étalement urbain
- L'anti-conformisme
- L'amour
- Oser
- La différence
- L'ennui
- L'intolérance
- La protection de l'environnement
- La relation parents-enfants

2

Quels procédés filmiques apparaissent dans le programme? (coche les bonnes cases)

- Le gros plan
- L'inscrustation sur fond vert
- La pixilation
- Le plan-séquence
- Le split-screen
- Le ralenti
- Le flou
- Le travelling
- Le grattage sur pellicule
- Le jeu sur différentes échelles de plans

3

Le jeu des résumés de films : pour *Nashorn im Galopp*, nous avons trouvé plusieurs résumés différents... classez les résumés suivants par ordre de préférence :

Le film vu par l'actrice, Marleen Lohse : « C'est l'histoire d'une fille et d'un rhinocéros. Et le rhinocéros il s'est pratiquement enfermé lui-même dans une cage. La fille a trouvé la clef, va vers la cage, met la clef dans la serrure, tourne et... ouvre la cage. Alors le rhinocéros sort, et hop, au galop ! »

Bruno erre dans les rues de Berlin, la tête pleine d'interrogations, à la recherche de ce qui se cache derrière les innombrables façades et édifices. Il cherche à saisir l'âme de la ville, ce petit quelque chose que les autres ne remarqueront peut-être jamais. Au moment où il s'y attendait le moins, il rencontre une alliée.

Bruno, jeune homme d'une petite trentaine d'années, « vit comme un robot », il « se promène dans la ville avec des idées plein la tête mais qu'il ne partage jamais » avec les autres. Ce sont ses mots. Il croit au Genius Loci, locution latine signifiant l'esprit du lieu. Berlin aurait une âme, matérialisée ici sous forme de serpent, et laisserait des messages à ses habitants prêts à les recevoir. Un jour, alors que Bruno d'humeur un peu maussade se questionne sur les rapports que chacun entretient avec sa ville, celle-ci semble soudainement vouloir le mener quelque part.

S'ensuit alors un parcours dans la ville, allant d'indices en indices, jusqu'à la rencontre avec Vicky, jeune femme excentrique qui paraît être sur la même longueur d'onde que lui et avec qui il va enfin pouvoir partager ses pensées

Un film très beau et émouvant sur la ville et ses signes que personne ne remarque. Tous ses habitants ne restent qu'à la surface des choses et ne voient que les façades de la ville. Son âme leur reste cachée. Seul Bruno parvient à la percevoir.

Bruno trouve en Vicky une complice pour son monde fantaisiste mais il ne parvient pas à se rapprocher d'elle. De plus, elle quittera Berlin dans une semaine. Seule la ville peut l'aider à s'ouvrir à elle, de sa manière très particulière.

Bruno se met en quête de l'âme de la ville. Guidé par sa curiosité, sa fantaisie débordante et ses questionnement, il réveille nos perceptions endormies et regarde peu à peu derrière les façades. Il collectionne des motifs, des surfaces, des endroits, grâce auxquels il nous offre un regard nouveau sur la ville.

Amusez-vous à produire vous-même des résumés pour les autres films du programme...